

Article

« L'espace dans la littérature de voyages »

Sylvie Requemora

Études littéraires, vol. 34, n° 1-2, 2002, p. 249-276.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/007566ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca



L'ESPACE DANS LA LITTÉRATURE DE VOYAGES

Sylvie Requemora

■ Au XVII^e siècle, l'espace reste encore tributaire de la cosmologie médiévale : deux zones sont censées être séparées par la Lune, d'un côté un espace cosmique où résident les habitants célestes (c'est le monde divin et celui des astres et planètes), de l'autre côté un espace sublunaire où les humains vivent leur vie terrestre.

Mais une conception moins étroite de l'espace tend à se développer, en partie, grâce aux voyages qui permettent de découvrir l'espace terrestre. Les relations de voyages sont en effet de plus en plus nombreuses. Les années 1660 marquent la promotion de la littérature des voyages « au rang [...] d'une " littérature de masse " du public cultivé ¹ ». En 1663, en effet, Chapelain écrit à son ami Carrel de Sainte-Garde un passage célèbre que reprennent quasiment toutes les études critiques :

Notre nation a changé de goust pour les lectures [...] les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la cour et dans la ville ².

Cet engouement reflète l'état des relations diplomatiques et commerciales ainsi que les étapes de la colonisation. Le Canada et l'Orient sont alors particulièrement en vogue pendant tout le siècle, mais surtout à partir des années 1660. Au XIV^e siècle, le genre viatique est destiné à une minorité d'humanistes et de cosmographes, au XVII^e les frontières entre lettres érudites et culture générale s'estompent. De nombreux ouvrages de vulgarisation se développent ainsi : *La géographie universelle* de Duval (1658), *La méthode pour apprendre facilement la géographie* de Robbe (1678), *L'introduction à la géographie* de Sanson (1681), cartes, atlas, dictionnaires, comme le *Dictionnaire universel géographique et historique* en trois volumes de Thomas Corneille (1708) ³, et surtout la naissance de la presse avec ses comptes rendus dans le *Mercure françois*, la *Gazette de France*, le *Journal des savants*. À côté de la géographie de cabinet s'établit une sphère publique avec les débuts d'un marché littéraire.

À défaut de véritables voyages dans l'espace, qui n'existent encore que sous forme de voyages imaginaires à la manière de Cyrano, les voyages authentiques permettent

1 Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, 1996, p. 128.

2 Jean Chapelain, *Lettres*, vol. II, 1883, p. 340.

3 Thomas Corneille, *Dictionnaire universel géographique et historique*, 1708, 3 vol. et *Le dictionnaire des arts et des sciences par M. D. C. de l'Académie française*, 1694.

donc une meilleure appréhension de l'espace terrestre sublunaire.

De plus, pendant longtemps, le mot « espace » a surtout le sens de durée. Celui d'étendue, encore inconnu de Ronsard, ne se répand qu'au XVII^e siècle.

Ainsi, pour Furetière, espace a bien trois sens, cosmologique, mathématique et temporel :

ESPACE, subst. masc. signifie en general, Estendué infinie de lieu. La puissance divine remplit un *espace* infini, elle pourroit créer plusieurs mondes dans cet *espace* : c'est ce que les Theologiens appellent *espaces imaginaires*, [...].

ESPACE, se dit en particulier d'un lieu déterminé, étendu depuis un point jusqu'à un autre, soit qu'il soit plein, soit qu'il soit vuide. L'*espace* corporel est celui qui est occupé effectivement par un corps. *Espace* purement local est l'intervalle qui est entre les trois dimensions, longueur, largeur & profondeur, quand même le corps que nous concevons qui l'occupe seroit détruit, & qu'il seroit entierement vuide.

ESPACE, se dit aussi d'un intervalle de temps. Dans l'espace d'un siecle. Dans tout cet *espace* de temps il n'a pû faire que cet ouvrage.

C'est au XVII^e siècle que l'espace devient un terme scientifique avec la valeur de « milieu dans lequel ont lieu les phénomènes observés », désignant en géométrie le milieu abstrait des phénomènes étudiés. Par extension du sens « étendue des airs », il est employé pour désigner l'espace céleste, acception sortie d'usage au pluriel (les espaces), d'où, au début du XVIII^e siècle, au figuré « espaces imaginaires » au sens de rêve, utopie.

Le voyage, lui, dans la mesure où il suppose un déplacement, est ce qui permet d'appréhender l'espace en le traversant. Furetière le définit ainsi :

VOYAGE, f. m. Transport qu'on fait de sa personne en des lieux esloignez. On fait *voyage* par curiosité pour voir des choses rares. [...] On a imprimé les grands *voyages* en six volumes, comme aussi les *voyages* de Christophe Colomb, de François Drac, de Thévenot, de Herbert, &c. [...] Il y a plus de 1300. Relations de *voyages* imprimées. Rien n'est plus instructif que la lecture des *voyages*. [...]

VOYAGEUR, f. m. Qui fait des voyages par pure curiosité, & qui en fait des relations.

Sorel, dans sa *Bibliothèque française*, propose une définition plus efficace :

Des Voyages

Les relations de Voyages sont des Histoires où l'on rapporte plusieurs evenemens de suite, arrivez en divers lieux, mais qui ne font qu'une partie de la vie des Hommes ; Car un voyage peut n'avoir duré qu'un certain nombre d'années, & mesme qu'une année seule, ou quelques mois ⁴.

Sorel distingue ainsi les « Voyages, qui sont des actions importantes de la Vie des Hommes » des « Vies entières », comme s'ils représentaient un condensé de la destinée humaine, réactualisant ainsi la topique de l'*homo viator* en transformant l'*iter vitæ* en voyage concret. Il précise alors le sens du terme ainsi :

Laissons ceux de nos Princes modernes, qu'on met au rang de nos Histoires ; Nous n'entendons parler que des Voyages que les Particuliers font ou par nécessité ou par curiosité, la lecture des Livres qui en ont été faits, est des plus agreables & des plus utiles : Les coutumes bigearres des Peuples nous servent de divertissement, & nous trouvons sujet de remercier Dieu de nous avoir fait naistre en une contrée plus heureuse. Parmi les accidens estranges dont on void les Relations, on trouve tousiours quelque matiere d'instruction, & en tout cecy le profit est grand de visiter tant de pays sans danger, & de faire le tour du Monde sans sortir d'une chambre ⁵.

4 Charles Sorel, *La bibliothèque française*, 1970, p. 146.

5 *Id.*

Cette citation est capitale, car elle précise la plupart des *topoi* viatiques : nécessité du voyage, curiosité, voyage par procuration à travers la lecture, divertissement, plaisir et instruction, ethnocentrisme, morale de la sédentarité et appel de l'ailleurs, etc. Sorel écrit encore que les « Livres de Voyage » sont considérés comme « les Romans des Philosophes ⁶ ». Le genre viatique semble devenir le concurrent de la littérature de fiction. Cette citation montre bien la nouvelle fonction de remplacement assignée à ce mode d'écriture dont les principes de base (le naturel, le vrai, la simplicité, la conformité à la raison) répondent aux critères de l'esthétique classique. À mesure que le roman baroque tombe en discrédit, et avant la naissance du roman réaliste et psychologique, le récit de voyage vient occuper une place vacante. Son caractère instructif fait de lui une œuvre digne d'être lue, et *vice versa*, il donne au roman de voyage, genre mineur à l'époque qui s'en sert comme source, comme *Polexandre* de Gomberville, de nouvelles lettres de noblesse en lui conférant une authenticité documentaire et une forme de sérieux scientifique que la fiction seule ne peut pas atteindre. Chapelain parle du voyage comme d'un « divertissement bien plus sage et plus utile que celui des agréables bagatelles qui ont enchanté tous les fainéants », et François Bertaut le définit comme un « genre metoyen » :

ces sortes de livres que l'on peut appeller les Romans de ceux qui font scrupule d'en lire, & l'Histoire de ceux qui ne se veulent pas donner la peine de l'estudier.

Les Voyages estant en effet d'un genre metoyen entre les uns & les autres, en ce qu'ils ne traitent que les aventures des particuliers, comme les Romans, mais avec autant de vérité & plus d'exactitude encore que les Histoires ⁷.

Mais la « littérature de voyage » est en fait une formule délicate, elle peut être prise au sens strict en ne renvoyant qu'au genre « viatique » (ou « hodéporique », selon la formule proposée actuellement par Luigi Monga), mais elle peut aussi être élargie aux genres fictionnels et on aurait alors un roman de voyage, un théâtre du parcours et une poésie voyageuse, sans parler d'autres modes d'écriture comme la cartographie allégorique ou la littérature des moralistes, qui exploitent largement les métaphores voyageuses... Je restreindrai mes propos au genre viatique maritime au long cours en proposant trois étapes dans cette étude :

- 1 — un discours viatique sur l'espace : comment les voyageurs rendent compte de l'espace, le représentent, l'appréhendent, le circonscrivent, pour esquisser une axiologie et une taxinomie de l'espace.
- 2 — Un imaginaire de l'espace : comment ils arrivent à mettre en place une poétique de l'espace qui a un véritable impact sur les autres genres littéraires.
- 3 — Une symbolique de l'espace : comment les voyageurs interprètent l'espace inconnu en lui construisant un sens inséparable de leur espace connu d'origine.

⁶ *Ibid.*, p. 132.

⁷ *Journal du voyage d'Espagne contenant une description fort exacte de ses royaumes, & de ses principales villes ; avec l'estat du gouvernement, & plusieurs traités curieux, touchant les regences, les assemblées des estats, l'ordre de la noblesse, la dignité de Grand d'Espagne, les commanderies, les bénéfices, & les conseils*, 1669, p. iv. Le nom de François Bertaut n'apparaît pas sur la page de titre, mais il est précisé par une écriture manuscrite : « par l'Abbé Bertaut de Rouën, Conseiller au Parlement du Roy cy devant Lecteur du Roy » (Paris, Bibliothèque nationale de France, réserve : 4° O 13). Sur la notion de « genre métoyen », voir Sylvie Requemora, « Du roman au récit, du récit au roman : le voyage comme genre " métoyen " au XVII^e siècle », 2001, p. 25-36.

Écrire l'espace

Un « discours de l'ordre »

Malgré les grands voyages de découverte des siècles précédents et les grands bouleversements scientifiques étudiés par Alexandre Koyré, le rationalisme classique est encore un rationalisme « stable », enraciné dans un système de valeurs relativement fixes et lié à une vision hiérarchique et concentrique de l'univers. Même si les voyages permettent d'aborder la question de la relativité, ce n'est que le XVIII^e siècle, Siècle des Lumières par excellence, qui aboutira à une conception décentrée de l'univers. L'empirisme classique, lui, en partant du concept d'universalité, tend à instaurer une mesure univoque et valable partout qui sera perceptible dans les nombreux *topoi* que révèlent les analyses de textes.

Friedrich Wolfzettel, en faisant référence à Michel Foucault et à son étude du « projet d'une science de l'ordre, tel qu'il fut fondé au XVII^e siècle ⁸ », analyse le voyage au XVII^e siècle comme « un discours de l'Ordre » : la France semble être une société fixiste et la géographie de sa vraie curiosité est très restreinte.

Ainsi, en 1631, la suite du premier atlas de France *Théâtre françois* de Maurice Bougereau (1594), intitulée *Le théâtre géographique du royaume de France* de Jean Leclerc, représente un globe terrestre dont la face apparente est entièrement recouverte par la carte de France ⁹. Henri IV y est figuré en Hercule français tenant un autre globe plus petit, et Louis XIII en Apollon. Le frontispice, avec ce grand globe royal surmonté d'une couronne, est bien le symbole de la France couvrant toute la surface terrestre, mais dans ses limites métropolitaines, et non dans ses conquêtes. L'inflation du territoire hexagonal, multiplié à l'échelle mondiale, montre en fait non pas le désir d'expansion, mais la suprématie fixe du berceau français. Plus tard, la carte de la Nouvelle-France, dessinée par Franquelin en 1688 ¹⁰, est décorée par un globe fleurdelisé surmonté aussi d'une couronne, mais sur lequel est esquissée l'embouchure du Saint-Laurent : ce n'est plus la France qui égale le monde, mais c'est la Nouvelle-France, son correspondant sur le continent américain. Colbert, l'instigateur principal du développement de la France d'outre-mer, est représenté sur une gravure de Gantrel en train de soutenir un globe céleste fleurdelisé, comme un nouvel Atlas servant les Bourbons ¹¹.

Espace français et espace terrestre semblent alors se confondre. Le globe terrestre tient une place importante dans la symbolique louis-quatorzienne puisqu'il est placé sous les rayons du soleil royal. Le roi l'explique lui-même dans ses *Mémoires* ¹². La fondation de la Petite Académie est là précisément pour veiller, sous le contrôle de Colbert, à la cohérence de cette symbolique. Or, si le roi est davantage intéressé par la construction

8 Voir le chapitre « *Mathesis* » et « *Taxinomia* » qui débute ainsi : « Projet d'une science générale de l'ordre ; théorie des signes analysant la représentation ; disposition en tableaux ordonnés des identités et des différences : ainsi s'est constitué à l'âge classique un espace d'empiricité qui n'avait pas existé jusqu'à la fin de la Renaissance et qui sera voué à disparaître dès le début du XIX^e siècle. »

9 Frontispice du *Théâtre géographique du royaume de France* de Jean Leclerc, gravé par Léonard Gautier, Paris, 1631, reproduit dans Catherine Hofmann, *Le globe et son image*, 1995, p. 36.

10 Fac-similé conservé à la Bibliothèque nationale de France, Cartes et Plans, Ge C 23 470.

11 Bibliothèque nationale de France, Estampes, N2.

12 « Ceux qui me voyaient gouverner avec assez de facilité et sans être embarrassé de rien, dans ce nombre de soins que la royauté exige, me persuadèrent d'ajouter le globe de la Terre, et pour âme *nec pluribus impar* : par où ils entendaient ce qui flattait agréablement l'ambition d'un jeune roi, que, suffisant seul à tant de choses, je suffirai sans doute encore à gouverner d'autres empires, comme le soleil à éclairer d'autres mondes, s'ils étaient également exposés à ses rayons », cité dans François Bluche, *Louis XIV*, 1986, p. 233.

des frontières du royaume que par l'expansion de la France d'outre-mer, il ne lui est tout de même pas indifférent de recevoir à Versailles l'hommage du monde, même si celui-ci est dans la réalité absent de ses préoccupations politiques majeures. Il suffit à Louis XIV de vaincre l'orgueil des puissances étrangères (la Hollande, l'Espagne, l'Empire) pour donner à la France la prépondérance internationale¹³. La paix de Nimègue consacre le thème du guerrier invincible et pacifique. Concrètement, plus que les globes mondiaux, ce sont les premiers plans en relief apparaissant à cette époque qui intéressent Louis XIV, dans la mesure où ils sont plus des outils stratégiques militaires que des singularités curieuses. Ils témoignent de la nécessité de connaître le paysage dans sa troisième dimension pour obtenir la maîtrise sur le terrain. Ils se développent parallèlement aux « cartes d'histoire » qui intègrent l'espace et le temps et dont la valeur est aussi tactique que symbolique puisqu'elles enregistrent avec une grande précision les mouvements des armées et célèbrent à leur façon les exploits guerriers du roi et de ses généraux. À Versailles, les Salons de la Guerre et de la Paix encadrent la grande galerie. Pas de mention des voyages de colonisation et de l'influence de la France sur la géographie mondiale. Ce thème de la « modération » est même souligné dans la dédicace du globe terrestre construit pour Louis XIV par Coronelli, moine vénitien et auteur de nombreux globes de grandes dimensions en Italie (en 1680 pour le duc de Parme, en 1700 pour le pape). Il présente au roi un monde

où mille grandes actions ont été exécutées, et par luy-mesme et par ses ordres, à l'estonnement de tant de nations, qu'il auroit pu soumettre à son empire si sa modération n'eust arrêté le cours de ses conquêtes¹⁴.

Face à la concurrence hollandaise, ce n'est qu'en 1658 que Nicolas Sanson publie le premier atlas du monde élaboré en France. Sanson a été introduit par Richelieu auprès de Louis XIII auquel il donnait quelques leçons de géographie, et il en a été récompensé par un brevet d'ingénieur géographe, assorti d'une pension, avant de devenir géographe du roi. Comme il y avait eu des cosmographes et des premiers cosmographes du roi, il y a aussi des géographes et des premiers géographes du roi, dont le titre est créé pour Guillaume Delisle chargé de « montrer la géographie » au jeune Louis XV : le verbe « montrer » est intéressant dans la mesure où il implique une représentation figurée, donc une mise en images propice à l'imaginaire qui touchera tout le XVIII^e siècle. Ces liens entre géographie et royauté témoignent de l'intérêt pour la cartographie à la fois conçue comme un instrument nécessaire à une gestion administrative rigoureuse de la connaissance du monde et comme la base d'une « imagologie » propre à susciter un imaginaire plus littéraire¹⁵.

Mais, en général, au XVII^e siècle, le manque de connaissances des contrées lointaines est tel que quelques mystifications célèbres ont pu se dérouler. Ainsi, Zaga-Christ, cet aventurier se faisant passer pour le roi d'Éthiopie en 1633 et dont les princes d'Europe ne vérifient pas l'identité... Rocolos précise que « cet Ethyopien se distingua à Paris auprès du sexe, comme vaillant champion de Venus, sur quoi, il se fait quelques histoires scandaleuses¹⁶ ». Des clichés fantasmatiques sur l'érotisme exotique, que

13 Édouard Pommier, « Versailles, l'image du souverain », 1986, p. 212-213.

14 Cité dans Monique Pelletier, « Les globes de Marly, chefs-d'œuvre de Coronelli », 1993, p. 48.

15 Sur l'histoire de la carte de l'Antiquité au XVII^e siècle, voir Jean-Marie Homet, « De la carte-image à la carte-instrument », 1985, p. 9-19.

16 *Rechac, Zaga-Christ prétendu Preste-Jean, ou Souverain d'Ethiopie (1635). Les estranges / evenemens / du voyage / de son altesse, le / Serenissime Prince Zaga-Christ d'Ethio- / pie, du grand empire des Abyssins. / Issu de la lignée de David & de Salomon, fils de / l'empereur Iacob, appelé*

dégagent les récits de voyages en Afrique ou en Orient de l'époque, servent de garants d'authenticité aux imposteurs qui savent les exploiter.

Voyager et lire le voyage sont simultanément au goût du jour. Cette vogue vient aussi pour une large part de la mode des salons littéraires. Les discussions sur les récits de voyages, telles que celles qui figurent dans les *Conversations* de Mille de Scudéry ou dans la mise en scène romanesque de *La Provençale* de Regnard, font partie des conversations de salons. À côté de la « géographie de cabinet de curiosités », l'intérêt gagne une sphère mondaine et galante. De plus, cette nouvelle forme de littérature permet d'influencer l'opinion : les catholiques missionnaires y voient un moyen d'aider la Contre-Réforme, Colbert un moyen pour inciter de nouveaux colons à s'installer outre-mer... Le but des *Lettres édifiantes* des jésuites n'est pas de formuler un simple rapport à la hiérarchie, il s'agit aussi de réactiver la foi et de susciter l'intérêt de nouveaux mécènes ; Marc Lescarbot, lui aussi, ne célèbre pas les « Muses de la Nouvelle France » juste pour l'amour de la poésie...

Circonscrire : quel espace ?

Les Amériques et la part des Français dans le partage du Nouveau Monde : il s'agit là de la grande aventure outre-mer du XVII^e siècle français. L'Amérique est le lieu de conflits d'intérêts entre l'Espagne, le Portugal, la Hollande et l'Angleterre avant tout. Le Nouveau Monde se limite encore à l'époque aux Antilles et à l'Amérique du Sud qui intéressent surtout pour leurs richesses. Au milieu du XVII^e siècle, l'Amérique du Sud fascine encore l'Europe, davantage que l'Amérique du Nord. La France a tenté d'y faire sa place également — c'est le fameux mot de François I^{er} à Charles Quint en 1541 : « Le soleil luit pour moi comme pour les autres, et je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde » —, d'autant plus que le mythe brésilien du XVI^e siècle connaît son apogée en France lors de l'arrivée en 1613 de Brésiliens destinés à être « instruits dans la religion catholique » et baptisés en grande pompe à l'église Saint-Paul de Paris. Tristan l'Hermite, Sorel et Théophile de Viau utiliseront les Topinamboux dans leurs œuvres¹⁷. Cet événement grave la réalité américaine dans la conscience populaire parisienne comme dans l'imaginaire mondain de la cour, et prépare les esprits à un colonialisme américain qui a des difficultés à s'élaborer et à intéresser au XVII^e siècle. La portion française sera finalement congrue, réduite au Canada, à la Louisiane et aux Antilles.

Si du point de vue politique, l'aventure américaine est donc un semi-échec — et si elle reste tout à fait minime par rapport à l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal —, du point de vue culturel en revanche, elle développe un renouvellement créatif tout à fait original. Les Amériques et leur exotisme sont vite à la mode dans les milieux intellectuels, dès le XVI^e siècle. Tranchant avec les sources antiques habituelles, les récits des navigateurs fournissent un renouvellement d'inspiration bienvenu. Du point de vue artistique, les gravures du Flamand Théodore de Bry, qui représentent, entre autres sujets, les atrocités commises par les conquistadores au Nouveau Monde, rencontrent un grand succès.

communément / le Preste-Ian. / Avec la défaite de l'empereur / Iacob, et la fuite de ses deux / enfans, Cosme & Zaga-Christ. / Escrit par le Sieur de Rechac, le leune. / [fleuron] / À Paris, / Chez Louis Sevestre, demeurant rue du / Meurier, près S. Nicolas du Chardonnet. / M.DC.XXXV. / Avec Privilege du Roy. Voir aussi Jean Baptiste de Rocoles, *Des imposteurs insignes*, 1683.

17 Voir Tristan l'Hermite, *Le page disgracié*, 1996, p. 206 ; Charles Sorel, *Francion*, 1958, p. 125 ; Théophile de Viau, *Première journée*, dans *Œuvres complètes*, 1999, t. 2, p. 18. Tous mes remerciements vont ici à E. Desiles pour m'avoir signalé ces références.

Dès 1593, Cesare Ripa définit pour longtemps le concept iconographique de l'Amérique qui subsistera pratiquement jusqu'au XIX^e siècle. Cette iconographie représente l'Amérique sous une figure féminine, coiffée d'une couronne de plumes, tenant un arc dans la main gauche et dans sa main droite, une flèche qui, plus tard, sera remplacée par un perroquet. Elle est vêtue d'un pagne. Une tête humaine est à ses pieds, ainsi qu'un alligator. Il s'agit là d'un *leitmotiv* que l'on retrouve avec plusieurs variantes, les attributs restant cependant presque toujours les mêmes. En s'inspirant de l'Amérique du Sud, Ripa donne un concept théorique et idéalisé que l'histoire interprète selon les événements du moment et selon les apports documentaires plus ou moins précis que ramènent les explorateurs ou les missionnaires.

L'autre grand domaine spatial qui intéresse la France à l'époque est représenté par les Indes Orientales. Dans les années 1680, une importante activité diplomatique et missionnaire en direction du Siam met ce royaume à la mode, suscitant de nombreuses publications où chacun pouvait trouver les informations les plus précises sur le pays et ses habitants¹⁸. Sans même y avoir recours, les lecteurs du *Mercurie galant*, à l'occasion de la visite en France des envoyés du roi de Siam, en 1684, peuvent satisfaire leur curiosité grâce à un dossier présentant une *Description du royaume et de la cour de Siam, avec les mœurs des habitants de ce grand État*¹⁹.

L'Orient du XVII^e siècle était en fait formé de deux entités politiques : « l'Empire du Grand Turc », c'est-à-dire l'empire ottoman, et celui du « Sofi », la Perse. Thévenot, dans son premier voyage, reste dans l'empire ottoman. Chardin, lui, devient le spécialiste de la Perse.

Littérairement, c'est néanmoins la Turquie qui symbolise nominalement tous les pays orientaux. La mode des « turqueries » est ainsi plus généralement orientale que proprement turque. Ceci s'explique peut-être par le fait que la Turquie est le pays phare de tout l'Empire ottoman avec le règne de Soliman I^{er} (1494-1566), surnommé « le Magnifique » par les Occidentaux et *Kanounî* (le législateur) par les Turcs, puis celui de Soliman III (1642-1691). Georges Forestier, dans son « Introduction » à *Bajazet*, fait le point sur cette vogue littéraire en 1672²⁰. Après *Bajazet*, les Maures tendent à supplanter les Anciens gréco-romains dans l'imaginaire littéraire et l'invention poétique, tout en offrant une vision de l'Orient perçue comme authentique. C'est la fameuse formule de Racine : « L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est [...] à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues²¹. »

18 Selon Jacques Chupeau dans son édition des *Amusements* de Dufresny, 1992, p. 983, voici les principales : *Relation historique du royaume de Siam, par le sieur de l'Isle, géographe*, Paris, Guillaume de Luyne, 1684 ; *Relation du voyage et des missions du royaume de Siam ès années 1681 et 1683, par monsieur Noguette, missionnaire apostolique*, Chartres, Estienne Massot, 1685 ; *Relation de l'ambassade de Mr le chevalier de Chaumont à la cour du roy de Siam [...]*, Paris, Arnould Seneuse et Daniel Hortemels, 1686 ; Guy Tachard, *Voyage de Siam des peres jésuites, envoyez par le roy aux Indes et à la Chine*, Paris, Arnould Seneuse et Daniel Hortemels, 1686 ; *Journal du voyage de Siam, fait en MDCLXXXV et MDCLXXXVI, par M.L.D.C. [l'abbé de Choisy]*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687 ; Nicolas Gervaise, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, Paris, Claude Barbin, 1688 ; Guy Tachard, *Second voyage du père Tachard et des jésuites, envoyez par le roy au royaume de Siam [...]*, Paris, Daniel Hortemels, 1689 ; Simon de La Loubère, *Du royaume de Siam*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1691, 2 vol. Voir aussi le grand ouvrage de Dirk Van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, 1991.

19 *Mercurie galant*, octobre 1684, décembre 1684, janvier 1685, mars 1685.

20 Georges Forestier, « Introduction » de son édition critique de *Bajazet* de Jean Racine, 1992, p. 7. Il cite notamment : « *Soliman* de Dalibray (1637) et *Le Grand et dernier Soliman ou la Mort de Mustapha* de Mairet (1637-1638). »

21 Jean Racine, « Seconde Préface de *Bajazet* », 1676.

Il convient de mettre à part un autre espace, à mi-chemin entre Orient et Occident, saint celui-là ; la Terre Sainte : il s'agit d'un espace unique, car il n'est pas géographique mais sacré. Le voyage n'a bien évidemment pas de but missionnaire, il prend la forme du pèlerinage, et ne doit pas être traité comme les voyages vers des terres à convertir. En ce sens, le pèlerinage d'outre-mer est beaucoup plus proche du pèlerinage à Compostelle que des grandes aventures maritimes. Il a des points de passages obligés et son imaginaire est religieux.

Jérusalem attire encore bien évidemment les pèlerins, qui produisent aussi beaucoup de récits de voyages. Le jésuite Louis Richeome a beaucoup de succès quand il publie en 1603 *Le pèlerin de Lorette*, Charles de Saint-Germain aussi quand il publie l'étonnante épopée d'une octogénaire dans *Les conférences spirituelles ou l'éloge et la relation du voyage de Jerusalem fait en l'an 1660, à l'âge de quatre-vingts ans par la défunte, pieuse et héroïque Helene Cheron, veuve de Nicolas Bergeron* (1671). Mais Marie-Christine Gomez-Géraud a depuis longtemps montré ²² que l'imprécision des lieux traversés est due au fait que l'espace y est perçu comme le lieu de la captivité et d'un monde que le pèlerin s'efforce de fuir. Le lieu est davantage considéré selon sa fonction pratique (hôtellerie, vaisseau de prière, etc.). Le voyage à Jérusalem est, selon elle, envisagé comme un voyage imaginaire, mais qui sollicite peu l'imaginaire dans la mesure où il le dirige surtout en favorisant le parcours de l'âme à la rencontre de Dieu. L'écriture du récit de voyage n'est pas première pour le pèlerin, elle est subordonnée au sens catéchistique. Après la Contre-Réforme, le récit de pèlerinage n'est plus un guide de voyage mais un guide spirituel de méditation, où les dangers viennent du quotidien et non du voyage. Thévenot, par exemple, reste deux ans en Égypte et dans les Lieux Saints. Son voyage ne lui fait rien découvrir, à proprement parler. Il ne s'éloigne pas, comme les pèlerins, des chemins habituels.

En fait, le voyage à Jérusalem et ses environs a un intérêt littéraire surtout dans une perspective comparée, afin de faire ressortir la structure de la topographie légendaire des Lieux Saints. Chaque élément naturel ou humain n'a de sens que par rapport aux signes des Évangiles. La Terre Sainte est une sorte d'itinéraire-musée où l'imaginaire prime par rapport à la réalité. Jaffa, Acre, Nazareth, Alep, Damas et Beyrouth sont sommairement décrits, et souvent par oui-dire.

En Afrique — autre espace important —, les voyages sont liés à une forte présence protestante de Français fuyant la France catholique. Robert Challe parvient à dresser ce constat :

il y en a plus de trois cents ; & ce sont ceux que la Compagnie hollandaise envoie s'établir dans les terres nouvellement découvertes en Afrique.

L'Afrique est donc plutôt généralement une terre d'exil forcé ou bien un vaste entrepôt négrier qui n'intéresse la France, à quelques rares exceptions près, que comme tel.

²² Marie-Christine Gomez-Geraud, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, 2000. Nous nous référons également à sa communication du 24 novembre 1998 intitulée « Le récit emprunté : de l'efficacité du *topos* héroïque dans le récit de pèlerinage à l'heure de la Contre-Réforme », et à celle du 28 avril 1998, intitulée « Louis Richeome : *Le pèlerin de Lorette*, entre parcours de méditation et voyage d'initiation », qui ont eu lieu dans le cadre du séminaire doctoral de François Moureau (*Imaginaire du voyage, voyages imaginaires — XVII^e et XVIII^e siècles*) à l'Université de Paris — Sorbonne.

Régler l'espace

Le récit de voyage est un genre avec ses règles implicites. Le propos du voyageur est de faire un inventaire de l'espace et du monde, mais aussi de représenter aux yeux du lecteur immobile et demeuré dans l'espace d'origine, les merveilles et singularités d'un nouvel espace. Les voyageurs se prêtent à un discours sur l'espace inscrivant leur texte dans une perspective documentaire et dans la grande entreprise du perfectionnement du savoir du monde. Il y a donc, chez eux, un souci de représenter le plus fidèlement les lieux parcourus. La représentation de l'espace prend des formes très variées, de la carte maritime à la description, en passant par le dessin. Les cartes sont à la fois un moyen de s'orienter dans l'immensité de l'espace maritime parcouru et de régler l'espace terrestre en se l'appropriant. Car les cartes ont aussi une importance capitale pour les compagnies de commerce et les États qui se lancent dans la conquête coloniale. Les lignes imaginaires qui structurent l'espace de la mappemonde, l'équateur et les tropiques, sont des repères spatiaux importants que le voyageur signale et qui sont attendus comme des étapes à franchir. Le passage de la Ligne donne ainsi toujours lieu à des rituels carnavalesques.

Il y a, en fait, deux types d'espaces dans les récits de voyages : un espace extensible, celui du parcours correspondant à l'avancée progressive du navire, celui de la traversée maritime ; et un autre espace circonscrit, celui des escales, des terres rencontrées sur lesquelles le voyageur s'arrête un moment plus ou moins long.

L'espace de la mer coïncide avec le récit linéaire, la narration quotidienne, tandis que l'espace des terres accueille la description, l'inventaire, présentés en un seul bloc.

L'espace de la mer est le lieu par excellence de la narration, car il faut meubler cet espace unidimensionnel où se manifestent souvent le vide, l'absence de nouveauté, la répétition. La mer est, en fait, l'espace de l'attente, un intervalle entre deux terres. Ce n'est même pas un lieu mais une immensité dans laquelle le voyageur est à l'affût de ce qui advient. Mais peu de choses adviennent vraiment de l'extérieur : combien de fois le voyageur est obligé de noter « rien à signaler » ou « pas de vent »... Les descriptions sont souvent d'ordre météorologique, étant donné l'importance du vent pour la navigation ; la mer elle-même ne se prête pas vraiment à la description, seuls les poissons sont décrits et reproduits : poissons volants, bonite, dorade, marsoin, espadon, quelques femmes-poissons de temps à autres²³... La vue du gouvernail rend compte d'un espace qui se déroule, un espace au sens spatial mais

23 Les « Poissons-femmes » africains de Jean Mocquet, soi-disant nés d'accouplements contre nature, par exemple : « [...] les Noirs vont pêcher le *peixe-mulher*, c'est-à-dire poisson-femme : car ce poisson est comme une femme, ayant la nature de même, porte ses petits sous des ailerons qu'il a aux deux côtés, lui servant de bras, et va souvent à terre, et même y fait ses petits. On fait faire serment aux Noirs qui y vont pêcher de n'avoir affaire à ces poissons-femmes ; et ils tiennent que leurs dents ont de très-grandes vertus et propriétés, comme je l'ai souvent vu et éprouvé, contre les hémorroïdes, flux de sang, et fièvres chaudes, en les frottant contre un marbre, et l'agitant avec de l'eau qu'il faut boire. Ils en portent des anneaux au doigt de la main gauche. Ces Noirs sont extrêmement amoureux de ces poissons et disent qu'ils se rafraîchissent ayant affaire avec eux, et même sont si brutaux qu'ils en abusent quand elles sont mortes. Ces poissons-femmes ont la face assez hideuse et comme un groin de pourceau, et tout le reste du corps de poisson, n'y ayant que leur nature qui ressemble fort à celle d'une femme. » Voici donc les Africains présentés comme des violeurs de lamantins... Mammifères siréniens herbivores vivant dans les estuaires des fleuves, et en beaucoup plus grand nombre au XVII^e siècle qu'aujourd'hui, ces animaux ont longtemps été considérés comme des êtres hybrides étranges, « hommes ou femmes marines », précisent les éditeurs du récit de Mocquet en note (Jean Mocquet, *Voyage à Mozambique & Goa. La relation de Jean Mocquet (1607-1610)*, 1996, p. 79-80).

aussi au sens temporel, un véritable chronotope à la manière de Bakhtine. Du coup, c'est la vie à bord, l'espace intérieur du vaisseau, hiérarchisé et clos sur lui-même, qui devient l'espace privilégié de la narration ²⁴.

L'espace de la terre est organisé en sous-ensembles inventoriés successivement selon la technique de l'énumération, déclinant les avantages et inconvénients que recèle le pays abordé. Un jugement de valeur est ainsi toujours émis, et c'est en ce sens que l'on peut parler d'une axiologie de l'espace.

Le lecteur retrouve alors, de relation en relation, des *topoi* que chaque voyageur emploie pour que son récit puisse être considéré comme un récit authentique. En effet, écrire une relation est d'abord une entreprise rhétorique. Selon Normand Doiron :

Pour différents que soient les trajets et les destinations, tous les voyageurs passent nécessairement par un certain nombre de lieux communs, de *topoi* : l'expérience, la brièveté, l'utilité, l'agréable, l'opposition particulier / général, etc. ²⁵

Les *topoi* les plus récurrents et les plus révélateurs en ce qui concerne l'authentification et la définition du genre peuvent être déduits des avertissements, préfaces et *incipit* des relations.

Le genre du récit de voyage se définit d'abord selon trois étapes principales, d'après Normand Doiron : c'est un espace discursif où s'inscrivent des lieux, où se tracent des figures, où se construisent des *formes*. La trajectoire circulaire du récit de voyage en séquences types aisément repérables invite le lecteur à vivre au jour le jour avec le narrateur, c'est-à-dire le « moi passé » de l'auteur : départ d'Europe, celle-ci figurant le monde de référence, voyage maritime, souvent interrompu par des escales ou des incidents de route (tempête, attaque...), découverte et exploration, voyage du retour marqué par des épisodes symétriques à celui de l'aller, puis renvoi au point de départ, narrativement nécessaire pour que le voyageur-narrateur puisse assurer la transmission de sa relation authentique auprès du public. La structure de base est donc la triade aller-séjour-retour. Par contre, Rachel Lauthelie ²⁶ est en train de démontrer dans sa thèse que le parcours, s'il est cyclique en ce qui concerne les relations de voyage en Amérique, est linéaire en revanche en Orient, où la plus grande partie du périple ne se fait pas en vaisseau. Le moyen de transport est donc déterminant pour la structure du récit : le vaisseau implique une structure cyclique ternaire, mais les autres moyens, ne relevant généralement pas du voyage *maritime*, que la distance soit continentale ou européenne, peuvent impliquer une structure linéaire ou reprendre la structure cyclique, ce qui est néanmoins la norme dans tous ces textes ²⁷.

Au-delà des types de voyage, les desseins initiaux personnellement énoncés par les voyageurs semblent souvent se recouper. Nous pouvons donc trouver la revendication de la « Wanderlust » ou « passion de voyager », la *libido sciendi* ou désir de savoir, le témoignage, « le bien et l'honneur », la fuite pour raison religieuse, surtout après la révocation de l'Édit de Nantes, mais aussi la fuite de soi-même. Ce dernier cas est assez

²⁴ Voir Chantale Meure, « Espace et aventure dans le *Journal de voyage* de Robert Challe », à paraître.

²⁵ Normand Doiron, « De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre », 1984, p. 16.

²⁶ Rachel Lauthelie, *Le romanesque dans les récits de voyage en Perse au XVII^e siècle*, 2002.

²⁷ Même dans un texte comme le *Voyage en Italie* de Jean-Baptiste Labat qui, bien qu'il se déroule en calèche, commence par le départ de La Rochelle, développe le séjour et s'achève sur le retour à Paris.

rare au XVII^e siècle dans les récits authentiques, il annonce le voyage romantique et le voyage sentimental, mais il est récurrent dans les romans de l'époque.

Tous revendiquent surtout l'effet de vérité :

Ce qui donne le plus de plaisir au Lecteur dans ces sortes de relations, est la persuasion qu'ils peuvent avoir qu'elles sont fideles, & qu'elles partent d'un homme sincere & qui n'a pas dessein de les abuser ²⁸.

J'écrirai tous les soirs ce que j'aurai vû, ce qui s'apelle vû : j'écrirai ce qu'on m'aura dit, & marquerai le nom & les qualitez de ceux qui m'auront dit quelque chose, afin que vous ayiez plus ou moins d'égard à leur témoignage. Je n'exagererai point : toujours devant mes yeux l'exacte vérité [...] ²⁹.

Le terme de « vérité » est si fréquent qu'il finit par synthétiser toute une esthétique du voyage allant contre les tentations de l'*ornatus* rhétorique, du faux et de l'imaginaire. Le genre viatique se veut l'héritier de la fameuse autopsie hérodotéenne et « se place en dehors de la littérature et de ses mensonges ³⁰ ». Tous les procédés narratifs sont donc employés pour créer un « effet de réel » : recours aux divers lexiques techniques, promotion littéraire de l'objet à travers inventaires et énumérations, attention chiffrée aux dimensions et aux distances...

C'est l'amplification épique qui est la plus redoutée ³¹. Contre les effets de l'épopée, les voyageurs du XVII^e siècle recherchent donc une écriture plus simple, plus « attique », bref plus capable de référer à la réalité et d'exprimer la vérité. Le voyageur se bat continuellement contre le soupçon de mensonge qui pèse sur son récit, et des proverbes sans cesse relayés de relation en relation : « À beau mentir qui vient de loin », « voyageur = menteur », etc. ³² Il s'agit de contrer le vieux soupçon d'affabulation qui pèse depuis l'Antiquité sur le voyageur, devenu tout à fait convenu chez les cosmographes du XVI^e siècle. Lucien a écrit son *Histoire vraie* pour condamner la science « empruntée », Rabelais se moque des voyageurs au long cours qu'il relègue dans « l'escole de tesmoignerie » tenue par ouï-dire au pays de Satin ³³. L'écriture « naïve »

28 Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traites singuliers et curieux de J.B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne. Qui n'ont point esté mis dans ses six premiers Voyages. Divisé en cinq parties. Avec la relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur suivant la copie imprimée à Paris, 1712*, p. 169.

29 François-Timoléon de Choisy, *Journal du voyage de Siam fait en 1685 & 1686*, 1687, p. 1, ou *Journal du voyage de Siam*, 1995, p. 39.

30 Jacques Chupeau, « Les récits de voyage aux lisières du roman », 1977, p. 540.

31 Sophie Linon-Chipon, dans son article intitulé « Brièveté et authenticité : l'identité générique de la relation de voyage à la fin de l'âge classique » a montré le lien étroit qui existe, dans les relations, entre l'effet de vérité et la brièveté. Selon son étude, la brièveté préserve d'au moins neuf types de débordements discursifs et anecdotiques : le désir de moraliser, la gageure de l'exhaustivité énumérative, la tentation de dire l'inutile, celle de dire ce qui n'a pas été vu, l'impertinence des longueurs, « l'énonciation répétante » ou le « déjà écrit », le « biographique » et le « récit épico-romanesque du voyageur-héros », le récit exhaustif des événements, etc.

32 Voir la conférence de Sophie Linon-Chipon, « À beau mentir qui vient de loin. Dire le vrai dans la relation de voyage authentique au XVII^e siècle », à l'occasion du colloque *Fictionnalité II* organisé par le centre culturel NOËSIS, Calaceite, Espagne, juillet 1990.

33 François Rabelais, *Cinquième livre*, 1994, ch. 30, p. 803. Frank Lestringant commente ce passage où « par une plaisanterie en ricochet, l'auteur du *Cinquième Livre* fait de ces derniers non pas les informateurs, mais les auditeurs de Ouy-dire », dans « L'exotisme en France à la Renaissance, de Rabelais à Léry », 1997, p. 8.

continue d'être une preuve d'authenticité, et la confiance de Montaigne en « cet homme simple et grossier » est toujours de mise ³⁴.

A contrario du récit de seconde main, les tenants d'une forme radicale de vérité prônent l'expérience personnelle. Jacques Cartier a une parole célèbre :

le prince d'iceulx philozophes a laissé parmy ses escriptures ung brief mot de grande consequence qui dit que *experientia est rerum magistra* ³⁵.

« L'expérience est la maîtresse des choses »... Normand Doiron considère cet aphorisme comme la devise des voyageurs et explique qu'elle figure un nouvel âge de la pensée ³⁶.

Normand Doiron a également analysé, dans la troisième partie de sa thèse, intitulée « Voyage et poétique », les différents rituels du départ, de la tempête en mer et du retour ³⁷. Nous renvoyons à son excellente étude pour ce qui concerne les détails de ces rituels, tout en soulignant la possibilité d'en rajouter d'autres, moins fondamentaux mais tout à fait récurrents également, comme le rituel de l'attaque de corsaires et du combat naval, celui de l'amitié en mer, de la halte nocturne, du passage de la Ligne ³⁸, le passage obligé par la souffrance, le rituel des adieux au peuple étranger, etc.

La comparaison de l'inconnu outre-mer au connu européen est aussi un procédé classique. Frank Lestringant emploie la formule « mappe-monde en palimpseste » pour qualifier ce phénomène qui consiste à comparer l'inconnu au connu. Le procédé ne concerne pas seulement les lieux et les objets, mais aussi les mœurs observées, il est très récurrent, il montre les limites de l'ouverture du voyageur à l'altérité et son besoin de référent. Ce *topos* relève quasiment du réflexe.

Enfin, comme toute œuvre du XVII^e siècle, il convient de « plaire et instruire ». L'instruction passe généralement par les inventaires ethnographiques, géographiques, zoologiques, etc. et par les taxinomies de tous genres. La faune, la flore, les mœurs des peuplades rencontrées sont analysées tout au long du séjour du voyageur, des chapitres sont consacrés aux mariages, aux lois, à la religion, aux us et coutumes en général, faisant des relations de véritables répertoires anthropologiques.

Une des conséquences directes de ce désir de plaire par le récit de ses propres aventures est l'héroïsation des caractères, qui deviennent symboliques. Avec les traitements littéraires, épiques ou romanesques de la réalité, le voyageur devient vite un héros. D'autant plus que la forme naturelle du voyage est le récit, c'est-à-dire la relation autobiographique. Le récit de voyage, en tant qu'écriture de soi, fait du narrateur un héros, mais transforme également les personnages côtoyés en types.

Les *topoi* ici énumérés, non exhaustifs, se mêlent souvent dans les textes, s'ajoutent les uns aux autres, ou se distinguent selon les cas. En fait, le genre du récit de voyage, au XVII^e siècle, va chercher à égaliser, puis à surpasser ses modèles humanistes par la modernité de sa technique. C'est sa structure très rigoureuse qui constitue son meilleur critère d'authenticité et le pare contre toute tentation romanesque et contre toute accusation d'affabulation. Sa vocation référentielle s'affirme de plus en plus et le genre viatique devient un genre prétendant refléter le réel dans toute sa vérité.

34 Michel de Montaigne, *Essais*, L. 1, ch. 31, « Des cannibales ».

35 Jacques Cartier, *Brief récit*, dans *Deuxième relation*, 1545, p. 126.

36 Normand Doiron, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, 1995, p. 49-50.

37 *Ibid.*, ch. 10, 11, 12 et suivants.

38 Sophie Linon-Chipon, « Le passage de la ligne ou le carnaval de la mer : Luillier (1705), Leguat (1707) », 1990, p. 185-194.

L'imaginaire français classique de l'espace est donc binaire : le monde est perçu comme scindé en deux « Indes », les motifs exotiques littéraires se rapportent soit aux « turqueries » orientalistes, soit aux « indienneries » américaines, quand ils ne sont pas confondus dans une même représentation³⁹. La vision est, en effet, souvent manichéenne : l'ailleurs s'oppose à un « ici » prédominant et supérieur, l'Autre ultramarin est généralement perçu par le Français comme un sauvage, quelle que soit sa terre d'origine, la *culture* française s'oppose à une *nature* à exploiter financièrement. Et cette vision est plus imaginaire que réaliste : alors que la France tente de mettre en place une colonisation en Amérique du Nord, c'est l'Amérique du Sud qui l'inspire artistiquement. De plus, au luxe de la sédentarité s'oppose la douleur du nomadisme : le voyage est perçu comme une aventure humaine difficile dans toutes ses étapes, le déplacement maritime est dangereux en raison du climat et des ennemis européens, le séjour du colon comme du voyageur de passage est ardu, le retour est aussi incertain que l'aller. Le motif de la souffrance accompagne presque toujours de près celui de l'exaltation du voyage.

La rencontre de l'autre espace que permet le voyage est ainsi une rencontre souvent myope, conflictuelle et compétitive, mais propre à développer un imaginaire particulier et toujours riche de sens.

Imaginer l'espace

L'imaginaire de l'espace se développe quand le récit de la traversée maritime se construit sur un espace-temps dont le vide est souligné. Les anecdotes, réelles ou fictives, ont alors pour but de divertir le narrateur et le lecteur tout en lui donnant la conscience d'une durée du voyage. L'espace concret est ainsi transcendé par l'espace de la bibliothèque du voyageur⁴⁰.

Un espace culturel

Une des expressions du voyage devient alors celle de la compilation. Les observations sont reprises d'œuvre en œuvre et constituent un imaginaire livresque où la réalité même apparaît comme tissée de mots et où la référence entre parfois en conflit avec l'intertextualité⁴¹. En effet, ces observations peuvent être confirmées, voire renouvelées par des expériences vécues. Elles sont plus rarement infirmées et, dans ce cas, les rivalités entre voyageurs sont souvent la cause de références peu amicales : voir le conflit entre Léry et Thévet⁴², celui entre Challe et Choisy...⁴³

Avant que Lamartine n'emporte avec lui 500 volumes dans son brick, ce phénomène de réécriture et de réinvestissement d'un savoir dans le récit de voyage existait depuis l'Antiquité. Les *itineraria* en regorgent, et les voyageurs de la Renaissance citent sans cesse les Anciens, mais aussi leurs contemporains. Le travail du voyageur est, en fait, à la fois un travail de scientifique, d'historien, de compilateur de sources, et un travail

39 Les « chinoiseries » n'apparaîtront proprement qu'au XVIII^e siècle.

40 L'expression date de 1808 et vient du titre du recueil de Gilles Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des voyages ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes*, 1970. Voir sur ce sujet et sur le *topos* du monde comme livre, la conférence de Frank Lestringant, « La bibliothèque des voyages », 18 octobre 1999, Université Paris — Sorbonne.

41 Voir Christine Montalbetti, « Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque : conflit de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX^e siècle », 1998, p. 3-16.

42 Frank Lestringant, « Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara », 1981, p. 205-256.

43 Jacques Popin, « Challe contre Choisy », 1998, p. 59-72.

de création. En effet, les voyageurs ont complété pour la plupart les informations qu'ils n'avaient pu recueillir sur place et *de visu*, par des compilations de récits de voyages effectués ou imaginés par d'autres, et notamment par les Anciens, d'Alexandre le Grand à Pausanias, du légendaire Ulysse au réel Strabon. Se pose alors le problème de l'authenticité des récits, reçus différemment à chaque époque et qui continuent encore de nos jours à susciter parmi la critique contemporaine d'ardentes controverses. En fait, la fonction du récit de voyage, au XVII^e siècle, n'est plus la même qu'au temps des premières découvertes. Sa fonction, selon François Moureau, est à présent de

prouver que la réalité se conforme à l'érudition qu'on en a. Le voyage n'est plus découverte, il est confirmation de « sources », perversion du sens au profit de la lettre. Mais de ce montage où le j'ai vu signifie très évidemment un j'ai lu, la littérature de voyages, servante méprisée de la littérature dans la Bibliothèque bleue, tira profit ⁴⁴.

De plus, les voyageurs ne cessent de se citer les uns les autres. Challe cite Choisy ⁴⁵ à plusieurs reprises, ainsi que Dellon ⁴⁶, Chaumont ⁴⁷, Tavernier ⁴⁸, Tachard ⁴⁹, etc. Chardin, aussi, recourt au procédé. En fait, il s'agit en général soit de confronter une opinion pour la confirmer, soit de dénoncer les mensonges des autres voyageurs, soit d'esquiver des descriptions en renvoyant le lecteur à d'autres auteurs, soit d'emprunter des observations pour ne pas avoir à les produire soi-même, soit de faire acte de création... La démarche n'est jamais dénuée de problématique.

Les voyageurs s'amuse à superposer les espaces présents et passés, concrets et textuels dans un grand amalgame culturel où tous s'interpénètrent et qui fait de leur récit un texte plus qu'un simple compte rendu.

Le texte du récit de voyage lui-même épouse les contours d'une avancée en réutilisant les termes de l'espace géographique. Les digressions, ainsi, éloignent souvent de la ligne droite de la narration et sont autant de détours exprimés sous forme spatiale. Par exemple, Challe : « c'est ici le *lieu* d'en parler comme j'ai promis ci-dessus ⁵⁰. » Les compléments de lieu mêlent les deux espaces, géographiques et textuels, le voyage du lecteur est donc à la fois un voyage par procuration dans un espace autre et un voyage dans le livre, dans un phénomène remarquable de superpositions. Un autre passage tout à fait emblématique de la cohabitation entre l'espace concret et l'espace livresque se trouve dans le *Journal de voyage aux Indes Orientales* de Challe ⁵¹. Lors de l'escale aux îles Négrades, absorbé dans sa lecture, Challe en oublie la réalité et découvre involontairement un superbe coin à moule et à huître. Voici l'anecdote de l'histoire, qui de mésaventure se transforme en aubaine :

J'étais à me promener sur le bord de la mer & je lisais mon cher Ovide, & j'en étais à *l'endroit des Fastes* où il raconte en plaisantant pourquoi on immolait un âne à Silène : *l'endroit* est tout bouffon ; & j'y étais tellement attaché que je ne prenais pas garde où je mettais le pied. Je

44 François Moureau, « L'imaginaire vrai », 1986, p. 166.

45 Robert Challe, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales*, 1983, t. 2, p. 193.

46 *Ibid.*, t. 2, p. 91.

47 *Ibid.*, t. 2, p. 115.

48 *Ibid.*, t. 2, p. 118.

49 Chantale Meure est actuellement en train d'achever sa thèse sur ce sujet : *Challe, le monde et les livres*, sous la direction de J.-M. Racault, Université de la Réunion.

50 Robert Challe, *Journal d'un voyage*, *op. cit.*, t. 2, p. 68.

51 Ce passage est analysé par Chantale Meure dans son article à paraître : « Espace et aventure dans le *Journal de voyage* de Robert Challe, *art. cit.* ». Voir aussi « Écrire, vivre, penser le temps : Robert Challe et son *Journal de voyage* », à paraître.

tombai *dans un creux* que les eaux de la prairie se sont faits par leur écoulement ; je me déshabillai pour laver mes hardes ; & pendant qu'elles séchaient au soleil, j'entrai *plus avant* dans l'eau. Je trouvai des moules plus belles que celles de *Charron*, abbaye de filles *proches de la Rochelle* [...]. *En avançant*, je trouvai des huîtres, & entre autres plusieurs d'une grosseur si prodigieuse qu'à peine pouvais-je en porter une à chaque main ⁵².

Les deux épisodes sont également bouffons et on voit bien les liens entre lecture, plaisir, désir et dérision chez Challe. La substitution de l'espace représenté à l'espace concret aboutit ici à un renversement réel et bouffon au cours duquel le quiproquo prend fin de façon théâtrale dans la tradition comique. Les passés simples placent l'aventure concrète au premier plan sur le fond de décor de l'espace imaginaire d'Ovide. Il y a là l'idée de la supériorité de la vie réelle, de l'expérience sur la connaissance livresque. Mais l'expérience s'enrichit des apports de la lecture, elle en garde comme un souvenir en creux qui modifie l'appréhension que l'on en a. Que devient alors l'espace ? Un mixte d'imaginaire et de réalité...

Espace réel / espace imaginé

Indécises en géographie politique, les frontières de l'espace, en géographie littéraire, ne l'étaient pas moins. Géographie réelle et géographie imaginaire sont très proches au début du XVII^e siècle et, par conséquent, la géographie littéraire se présente plutôt comme un mixte entre véracité et fantaisie. Une étude visant à rechercher des critères d'authentification doit alors se faire sur le mode d'une analyse de la notion d'*imitatio* et non de celle de *mimésis*. L'imitation se fait d'œuvre à œuvre et non de nature à écriture, et ce, aussi bien pour le roman et le théâtre que pour le récit de voyage « authentique », paradoxalement.

Georges Forestier a montré la conception que se fait le XVII^e siècle de l'histoire et qu'« inventer de toutes pièces un personnage ressortit à peu près à la même pratique que donner corps à un personnage dont l'histoire n'a guère mentionné que le nom. [...] Tout était d'invention, hormis le nom ⁵³ ». Il semble en aller de même pour la géographie où la nomination exotique a le pouvoir à la fois de référer à une réalité et d'ouvrir des perspectives au merveilleux :

pour d'Aubignac il ne faut pas « reproduire » ce qui a eu lieu, mais faire agir les personnages comme s'ils agissaient *ici et maintenant*. D'où ces Romains et ces Grecs doucereux et galants, comme des héros de salon du XVII^e siècle français ⁵⁴.

A fortiori quand il s'agit de Turcs ou d'autres personnages exotiques.

C'est qu'en fait la réalité elle-même est romanesque. La valeur historique de ces récits de voyages doit donc être nuancée, mais ils contiennent intrinsèquement les germes permettant d'exercer une influence réelle sur les imaginations au moment où ils parurent, à la fois sur les imaginations littéraires des auteurs et sur les imaginations réceptives des lecteurs. La tendance au fabuleux est toujours présente, normalement bien calculée, mais parfois épanouie et diffuse. L'étude des récits de voyages conduit ainsi à une sorte d'« imagologie » correspondant à un imaginaire littéraire projeté sur la réalité. L'important est que le destinataire de l'œuvre soit transporté par l'imagination, et que ce transport imaginaire survive de manière à créer ou à renforcer l'imaginaire du voyage et de l'espace.

52 Robert Challe, *Journal d'un voyage*, op. cit., t. 2, p. 67-68.

53 Georges Forestier, « Corneille, poète d'histoire », 1989, p. 40.

54 *Ibid.*, p. 43.

L'« imaginaire de la déambulation curieuse ⁵⁵ », pour reprendre la formule de Florence Dumora-Mabille, issu des récits de voyage, sourd donc bien de la littérature de la curiosité, souvent jugée comme une littérature de la vanité par les moralistes et les théologiens. Pourtant, la curiosité exotique a des vertus morales, sociales et politiques : suscitant l'extériorisation du sujet qui expérimente ainsi l'altérité et sa propre différence, elle est un moyen paradoxal de souder l'identité nationale à travers une sorte d'« exploration curieuse d'un hors-sujet intérieur ⁵⁶ ». Pour accéder à la connaissance de soi, le voyageur doit se déduire de l'autre à partir d'un fond d'identité supposée de la nature humaine.

Une fois traversé, l'espace inconnu est rapatrié par le voyageur dans son lieu d'origine et est à nouveau ordonné, ordonnancé et réglé dans des espaces appropriés que sont les cabinets de curiosité.

L'espace rapatrié : les cabinets de curiosité

D'une certaine manière ancêtres de nos musées, les cabinets de curiosité en vogue au Grand Siècle, au contenu très varié, recèlent tous les objets captivant les honnêtes hommes dits « curieux », qui recherchent tout ce qui est rare, bizarre, dans chacun des règnes animal, végétal et minéral. Les objets les plus singuliers sont ceux qui portent une signification étrangère à eux-mêmes, soit par les légendes qui leur sont attachées, soit par leur forme qui en évoque une autre. Ainsi, le « curieux » recherche la corne de licorne, mais aussi le rémora célébré par Du Bartas ⁵⁷, censé arrêter les navires dans leur course, les « oies de mer » (dauphins), les « hirondelles des mers » (poissons volants), les « veaux marins » (phoques) ⁵⁸, les sirènes, les tritons ou les dents des Géants réputés pour avoir peuplé le monde à ses origines. Jean Mocquet, collectionneur impénitent, rapporte ainsi de ses voyages les objets les plus hétéroclites : pierres, anneaux péniniens indiens, peaux d'iguane, perroquets, singes, miel africain, etc. Les plantes résistant au voyage du retour sont plantées dans les jardins du Louvre, devant la chambre du roi. En 1612, le jeune roi et la régente lui octroient la permission d'installer un cabinet de curiosités dans le palais des Tuileries. Il travaille ensuite à un ouvrage naturaliste « traitant des plantes, arbres, fleurs, fruits, animaux, & autres choses rares ». Le curieux s'apparente d'abord au « savant » dont le cabinet s'enrichit et s'orne de toutes les merveilles de l'esprit humain, objets imprimés ou artistiques, comme de toutes les traces ou les documents de l'histoire naturelle. Selon Krzysztof Pomian, les cabinets de curiosité relèvent d'une volonté de miniaturiser le monde ⁵⁹.

Il s'agit d'un travail de quadrillage mental des territoires et d'inventorisation des ressources dans une double perspective épistémique et utilitaire. Le récit de voyage part ainsi à la recherche des deux pôles de la curiosité : les *Naturalia* et les *Artificialia*.

Que signifie alors le voyage ? Les déplacements spatial et mental vont de paire. Le voyage est donc comme un raccourci, un condensé de la vie humaine. Les

55 Florence Dumora-Mabille, « L'œuvre hors-sujet : curiosité et polygraphie chez Béroalde de Verville et Charles Sorel », 1998, p. 307.

56 *Ibid.*, p. 318.

57 Sur « la rémora » ou « Arreste-nef », voir Du Bartas, *La semaine (texte de 1581)*, « 5^e jour », 1992, v. 401-404 et 413-420. Voir aussi Ovide et Pline, entre autres, sur le mythe antique de l'*echeneis*. Le mythe reste vivant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, selon Antoine Schnapper.

58 Voir Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, 1988, p. 63.

59 Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise : XVI^e-XVIII^e siècles*, 1987, p. 65.

métaphores du poète matelot ⁶⁰, du voyage de l'écriture, du voyage de la lecture, du voyage de la vie, de l'*homo viator*, du livre du monde, etc., permettent d'exprimer toute une philosophie de la vie. Après avoir hissé les voiles de la poétique, et vogué sur les mers de l'imaginaire, carguons donc « les voiles de l'interprétation ⁶¹ », à la manière de saint Jérôme en évitant néanmoins, dans la mesure du possible, d'être exposés aux mêmes tempêtes de la Mer Noire... Nous allons ainsi pour finir nous attacher à l'appréhension chrétienne de l'espace par les voyageurs et à la figure de l'Autre, pour voir comment Dieu et autrui renvoient en définitive à soi, à sa propre société et à sa propre culture. Les réflexions proposées par les voyageurs authentiques sur Dieu, l'État et soi permettent de revenir à l'homme et à la réflexion sur ce qu'est l'humain au XVII^e siècle. Pour reprendre les termes de Cicéron, empruntons ainsi en quelque sorte « les rames de la dialectique » pour découvrir ce que cachent « les voiles du discours ⁶² » du voyage.

Interpréter l'espace

Considérer l'espace de Dieu nous mène vers une appréhension religieuse de l'espace, tandis que l'espace de l'Autre et l'espace de soi permettent finalement une ouverture vers la politique et la philosophie.

L'espace comme merveilleuse création de Dieu

La mer est un véritable réservoir de merveilles. La représentation de la mer, telle que les voyageurs la donnent à voir, mêle les images épiques, mythologiques et chrétiennes. Le voyage présente la mer au confluent du merveilleux, du réel et du légendaire. Les voyageurs opèrent une transformation merveilleuse de l'espace. La mer recèle le désir de sublimation du voyage en général : franchir la forteresse atlantique revient à présenter le voyageur comme un héros, avant même l'exploration des merveilles de la terre étrangère abordée. Les jésuites en appellent au miracle chrétien et les comparaisons sont révélatrices : les missionnaires voient dans les icebergs les tours de Notre-Dame de Paris. Au retour, même si le voyage est un échec, les jésuites parlent de « miracle ». Au triomphe du voyageur sur les éléments se superpose la victoire du Dieu providentiel. Dans une perspective rédemptrice où le sauvé s'identifie à son Sauveur, mourir sur les eaux revient à mourir dans la main de Dieu. La tempête est considérée comme une manifestation du divin. Sagard, Diéreville, Le Jeune, Champlain, Hennepin, Lescarbot, Cartier, etc., conçoivent tous la traversée comme le moyen de passer du même à l'autre à travers un vide physique, spirituel et métaphysique. Païenne ou chrétienne, la mythification de la traversée révèle, en fait, la future appréhension de l'espace par le voyageur. Même Challe évoque Dieu dans les moments de houle angoissante. Leguat, lui, adapte les « Lamentations de Jérémie », « vu l'état de [s]on triste exil », à sa description d'un animal ⁶³. Les Lamentations « Même les chacals tendent leurs mamelles, allaitent leurs petits ; / Les filles de mon peuple sont devenues cruelles comme les autruches du désert ⁶⁴ » deviennent « Les monstres marins mêmes tendent les mamelles à leurs petits,

60 Voir Ernst Robert Curtius, « Métaphores relatives à la navigation », dans *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, 1956, p. 219-224.

61 Migne, *Patrologiæ cursus completus, Series latina*, 25, 903 D, cité dans *ibid.*, p. 220.

62 Ces deux formules sont de Cicéron, *Tusculanes*, IV, 5, 9, citées aussi dans *ibid.*, p. 220.

63 François Leguat, *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales (1640-1698)*, 1995, p. 100.

64 *Les lamentations*, 4, 3.

et les allaitent ; mais la fille de mon peuple a affaire à des gens cruels », dans une curieuse transposition maritime d'un passage déjà exotique, avec ses chacals et ses autruches, comme si les merveilles de la nature rencontrées en voyage étaient interchangeable.

Le merveilleux viatique est, en fait, le merveilleux de la réalité de la *création*, un merveilleux divin et naturel. Nicolas de Nicolay écrit même, dans sa *Préface à la louange des Pérégrinations et observations étranges déclarant l'intention de l'auteur*, que voyager revient à

[...] voir et connaître à l'œil plus certain que l'oreille, les merveilles que le souverain architecte a mises dans son excellent œuvre du monde, pour être à tous communes au regard, connaissance et admiration et à la gloire et louange de leur auteur [...] ⁶⁵.

Curieusement, le voyage effectif et moderne permet, par l'expérience, de reconnaître pour authentique l'espace que les Anciens présentaient comme merveilleux. Ce qui est interprété par les Modernes comme de l'irrationnel, et qui est rejeté comme du merveilleux magique, devient grâce aux expériences des voyageurs un phénomène explicable par le merveilleux chrétien.

Rien d'étonnant alors que certains voyageurs rêvent de pousser leur exploration des divinités de la nature jusqu'à rechercher la nature divine par excellence, le jardin d'Éden. Parmi tant de merveilles mises au jour par les voyages vers l'inconnu, et après l'inattendue trouvaille d'un nouveau et vaste continent, pourquoi ne pas envisager la découverte du paradis, espace originel par excellence ?

M. Alexandre a fait une mise au point complète des débats sur le site du Paradis jusqu'au XVII^e siècle. Il montre comment Pierre-Daniel Huet ironise sur cette quête légendaire ⁶⁶. Sophie Linon a aussi déjà étudié la quête géographique du paradis terrestre ⁶⁷. Le frontispice de Huet fait figurer une rose des vents, une boussole et un compas qui signalent sinon un voyage virtuel — car le site est perdu définitivement et inaccessible —, du moins une enquête scientifique. Mais cette enquête est biblique ; pour Huet, seule la vérité du texte peut aider le voyageur pécheur à se repérer, et l'autorité des Écritures l'emporte sur les récits de voyageurs. Selon lui, Moïse serait le père de la géographie. Pyrard de Laval explique en 1611 que les Indiens appellent l'île de Ceylan *Tenassirim*, « terre de délices » ou « paradis terrestre » et qu'ils « n'ont pas mauvaise raison de l'estimer estre le paradis terrestre ⁶⁸ ». Lestra, en 1677, effectue autour de ce site censé paradisiaque un relevé archéologique minutieux en commençant par répertorier les mêmes empreintes que Pyrard. Mais la grotte où il pense découvrir le récit des origines d'Adam est en fait un site dans lequel Adam adopte la position de Bouddha... C'est Challe qui explique aussi que certaines idoles étaient fréquemment prises pour des saints par les voyageurs ⁶⁹. L'île de la Réunion a même été considérée comme un nouvel Éden. L'île, connue sous le nom de Bourbon au XVII^e siècle, n'appartient pas à la géographie sacrée, elle. Mais dans les années 1685, après la révocation de l'Édit de Nantes, Henri du Quesne met en place un projet de République sur l'île, rebaptisée pour la

⁶⁵ Nicolas de Nicolay, *Les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie dans l'empire de Soliman le Magnifique*, 1989, p. 47.

⁶⁶ Cité par M. Alexandre, « Entre ciel et terre : les premiers débats sur le site du Paradis (gen. 2, 8-15 et ses réceptions) », 1988, p. 191.

⁶⁷ Sur ce sujet et ces références, voir Sophie Linon-Chipon, « La situation du paradis terrestre sur la route maritime des épices d'après les voyageurs français du XVII^e siècle », à paraître.

⁶⁸ François Pyrard de Laval, *Voyages aux Indes Orientales (1601-1611)*, 1998, t. 2, p. 235-236.

⁶⁹ Robert Challe, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales*, 1983, t. 2, p. 23.

circonstance île d'Éden⁷⁰, et son discours reprend tous les témoignages des voyageurs qui l'ont décrite, comme Carpeau du Saussay qui avoue :

Je n'ai point de nom à donner à l'isle de Mascareigne, qui lui convienne mieux, que celui d'un Paradis terrestre⁷¹.

Ou comme Dubois qui, après lui, évoquait les motifs du *locus amœnus* et louait le bananier appelé aussi « figuier d'Adam » :

Le Bannanier ou figuier d'Adam est bien nommé pour la grandeur de ses feuilles, d'une desquelles Adam se pût couvrir pour cacher sa nudité après avoir mangé le fruit défendu. Et que d'ailleurs ces bananes & Figuees d'Adam portent le symbole de nostre rédemption, ayant une croix bien marquée à chaque tronçon que l'on en coupe⁷².

Le mythe du paradis terrestre est encore bien vivant au XVII^e siècle et motive les voyageurs, non plus en tant que lui-même, mais en tant que motif d'espoir, motif de médiation, et solution huguenote contre les répressions françaises. Il rejoint la rêverie sur les îles. Du *Polexandre* de Gomberville au *Télémaque* de Fénelon, avec ses descriptions merveilleuses de l'île de Crète⁷³, de Salente, « la merveille de l'Hespérie⁷⁴ » et du grand rêve de l'âge d'or à l'état naturel représenté par la Bétique, isolée par des montagnes aux fonctions insulaires, jusqu'aux utopies de la fin du siècle reprenant Thomas More et son île Utopia, comme l'île d'Ajao de Fontenelle, le motif est aussi courant en France qu'hors de France : au début du XVII^e siècle, l'Italien Campanella place sa *Cité du soleil* (1602) dans l'île de Ceylan (Taprobana), l'Anglais Francis Bacon sa *Nouvelle Atlantide* (1621) dans l'île de Bensalem, et en Suède, à la fin du siècle, Olav Rudbeck, dans *Atlant eller Manheim* (1679-1702), identifie son pays à l'Atlantide de Platon, exprimant ainsi l'orgueil national d'une grande puissance à cette époque.

L'espace de l'Autre : voyage et politique

L'Amérique est avant tout une terre que la France veut coloniser, l'Orient une contrée avec laquelle elle veut rivaliser, et l'Afrique propose des modèles politiques méprisés qui permettent de justifier les débuts de l'esclavage.

La chaîne des relations vantant les mérites du Nouveau Monde pour appeler les habitants du vieux continent à devenir des colons continue du XVI^e siècle au XVII^e siècle. L'idée est particulièrement exploitée par Marc Lescarbot. Publiée pour la première fois en 1609, *L'histoire de la Nouvelle France* a un tel succès qu'en 1617, elle est rééditée pour la troisième fois. Et Lescarbot a tout fait pour provoquer ce succès, en dédiant son œuvre au roi, à la reine, au dauphin et à la France. Accarette ne publie pas non plus son récit pour la seule gloire littéraire : seul l'avis de Louis XIV lui importe et le roi est le destinataire privilégié de son texte qui tient à la fois du journal de bord et du rapport militaire en donnant le plus de renseignements possibles sur la principale des voies de

70 Sur ce sujet, voir l'introduction de Paolo Carile au « Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Éden par Henri Duquesne (1689) », et du même auteur « La Réunion " refuge " protestant à la fin du XVII^e siècle dans un projet d'Henri Dusquesne », dans son édition critique de Leguat.

71 Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar connu aussi sous le nom de l'Isle de St Laurent, par M. de V... commissaire provincial d'artillerie de France. Dédié à S. A. le Prince de Conty*, 1722, p. 86-87.

72 Cité par Sophie Linon-Chipon, « La situation du paradis terrestre, art. cit. », p. 189-190.

73 « Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois » (Fénelon, *Les aventures de Télémaque*, 1994, p. 195-196).

74 *Ibid.*, p. 522.

pénétration dans l'Amérique méridionale. Sa démonstration est progressive : tout d'abord, la relation de voyage suggère l'opportunité d'une opération militaire fructueuse en insistant sur la « bonté du pays » et sur la faiblesse de ses défenses, ensuite l'auteur soumet une proposition directe, précise et documentée visant la conquête de ces territoires. C'est la *Proposition du Sieur D'Accarette pour la conquête de Buenos Aires dans la rivière de la Plata en l'Amérique méridionale* qui suit la relation proprement dite. Accarette met en avant la « facilité de conquérir ». Il propose ensuite « Le devis de la conquête » et chiffre la dépense à 511 800 livres, qu'il détaille selon les différents besoins du voyage. En bon négociant, ou en digne Scapin ⁷⁵, il accorde *in fine* un rabais sur l'ensemble, et termine son plaidoyer en disposant son écriture selon une typographie figurant la coque d'un vaisseau vue de face et en insistant sur l'utilité que peut tirer le roi d'une telle entreprise. L'espace de la page est ainsi typographiquement utilisé pour dire le moyen de l'espace à traverser :

La somme totale desdites parties, revient, comme dit, à celle de cinq cent onze mille huit cents livres ...
511.800 livres

Mais comme les magasins du Roi sont fournis de quantité de munitions de guerre et que Sa Majesté y peut prendre la plupart de celles qui sont nécessaires pour cet armement, et que d'ailleurs on ne donnera, au plus, que six mois d'avance aux matelots et soldats, il se trouvera, cela étant, que le déboursement actuel ne montera qu'à la somme de : 295.400 livres en laquelle on ne comprend point le prix des flûtes, parce que si Sa Majesté n'en a pas, elle peut faire servir en leur place d'autres de ses vaisseaux qui se trouveront propres pour ce voyage ; et comme cette somme n'est pas considérable pour retenir Sa Majesté de s'engager à une entreprise qui lui peut être aussi avantageuse que celle-là, on se persuade aisément qu'elle voudra bien l'embrasser si elle la juge utile au bien de ses affaires.

Nous avons là l'exemple d'une inscription de l'espace symbolique à conquérir dans l'espace textuel de la page figurant elle-même l'espace terrestre du vaisseau isolé hors de son espace maritime. Les quatre dimensions spatiales se rejoignent donc ici emblématiquement. Mais malgré l'habileté de la démarche, Accarette échoue et ne retournera plus vers les rives du Paraguay.

L'Afrique est, tout comme l'Amérique, plus un espace à exploiter qu'à concurrencer. À l'origine, les Européens, intéressés surtout par le Nouveau Monde, ne voient dans le continent africain qu'une réserve de main-d'œuvre pour remplacer les Indiens et les Caraïbes exterminés par les Espagnols. C'est au milieu du XVII^e siècle que de nombreux colons, pour la plupart normands, bretons, angevins, installés dans les îles réclament à leur tour des Africains pour leurs plantations de canne à sucre. En effet, dans un premier temps de la présence française aux Antilles, les planteurs utilisent des volontaires et des engagés européens. C'est le développement de la production du sucre qui exige une main-d'œuvre abondante, permanente et bon marché. C'est alors que les Africains sont contraints de voyager vers les Petites Antilles, puis à

⁷⁵ Voir les sc. 5, 6 et 7 de l'acte II des *Fourberies de Scapin* de Molière.

Saint-Domingue. Mais le commerce négrier et les voyages triangulaires ne datent vraiment que du XVIII^e siècle, comme le montre l'abondante bibliographie sur l'esclavage⁷⁶ qui ne traite généralement le phénomène qu'à partir de 1697, avec le traité de Ryswick reconnaissant la partie française de Saint-Domingue cédée par les Espagnols.

Les quelques critiques de l'esclavage se doublent d'une critique de la politique colonialiste de la France, et rendent finalement équivalents les « desseins » américains et africains, plus discrets mais parallèles au fameux « dessein ottoman » de Louis XIV.

En Orient, il ne s'agit pas de coloniser, d'évangéliser ou de mettre en esclavage, après tant de tentatives échouées depuis les croisades : au XVII^e siècle, la France recherche plutôt à développer une compétition efficace pour obtenir la suprématie culturelle. La question qui se pose est celle de la création d'un mythe négatif du despotisme, alors même que tout, dans les structures du pouvoir monarchique oriental, paraît répondre aux préoccupations de la royauté française. La similitude entre la cour versaillaise et la cour ottomane est finalement comparable à un miroir, avec la face blanche du despotisme et sa face noire, qu'accentue la littérature en développant des stéréotypes malins. Le pouvoir mahométan focalise, en fait, les craintes face à la démesure de l'absolutisme de Louis XIV qui s'affirme d'année en année. Fascination paradoxale et ambiguë donc : les voyageurs peuvent alors soit aller dans le sens du pouvoir louis-quatorzien en diabolisant le despotisme oriental, soit, comme Chardin, émettre des considérations vengeresses sur la supériorité du despotisme oriental.

Le voyage est donc un moyen de propagande redoutable, car très efficace, qu'il aille dans le sens de la politique royale ou à son encontre. Les voyages en Amérique participent à l'entreprise de colonisation de la France ou apportent des arguments pour la remettre en question. Les voyages en Afrique proposent des modèles politiques méprisés qui permettent de justifier les débuts de l'esclavage ou font des Africains les habitants d'un lieu pastoral propice à une structure patriarcale proche de l'utopie de la Bétique. Les voyages vers l'Orient présentent, eux, une contrée fastueuse mais barbare, où l'alliance paradoxale du faste et de la sauvagerie cache mal une mauvaise foi due à la rivalité et la jalousie de la France.

Le voyage permet donc de dévoiler les politiques de l'espace en renvoyant *in fine* à l'espace mental de chacun.

Espace exotique et espace intérieur

En fin de compte, traverser l'autre espace revient toujours plus ou moins à rechercher son propre espace. L'autre espace n'est alors souvent qu'une création imaginaire de l'ethnocentrisme français.

Le *Dictionnaire* de Furetière ne retient pas le terme « altérité », mais signale l'« autre », pronom relatif qui désigne ce qui est « [d]ifférent, contraire, opposé ». Le paradoxe du terme est qu'il se dit aussi bien « pour signifier deux choses qui vont ensemble », que « par exclusion ». Dans les dictionnaires de l'époque, l'« Autre » est essentiellement désigné par le terme de « barbare » :

BARBARE. adj. & subst. masc. & fem. Estranger qui est d'un pays fort éloigné, sauvage, mal poli, cruel, & qui a des mœurs fort differents des nostres.

Il existe aussi un terme plus neutre, l'adjectif

⁷⁶ Voir par exemple Raymond-Marin Lemesle, *Le commerce colonial triangulaire (XVIII^e-XIX^e siècles)*, 1998, et surtout les travaux de Patrick Villiers, *Traite des Noirs et navires négriers au XVIII^e siècle, suivi de Journal de bord de LA LICORNE de Bordeaux*, 1982.

ESTRANGE. adj. m. & f. Qui est d'un pays éloigné, qui est né sous une autre domination. Ce Voyageur a couru dans plusieurs pays & nations *étrangers*. Ce mot vient de *extrænus*. Signifie aussi, Qui n'est pas domestique, connu ou fort familier. [...] Signifie aussi, Ce qui est surprenant, rare, extraordinaire. [...] Les relations des pays lointains nous apprennent qu'il y a des peuples qui ont des coutumes *estranges* & extravagantes ; [...] Il y a des monstres, des animaux *estranges* dans la mer.

Les modes de vision face à l'Autre oscillent entre un regard myope et un regard en miroir, entre le sentiment de supériorité et la découverte de la relativité, entre la ridiculisation des autres et la ridiculisation de soi à travers l'Autre, pour aboutir peu à peu à un nouveau regard sur la société française, issu d'un renversement de regard lié au procédé du monde renversé, qui permet de voir dans l'espace étranger une France renversée, une France qui gagnerait parfois à être autre. La topique du *mundus inversus* est, en effet, bel et bien réactivée ici de façon originale, en mettant en avant le thème des rôles échangés et le sentiment de la relativité et de l'altérité, plutôt qu'en reprenant le motif traditionnel du miroir des fous et la lamentation générale sur le monde. On retrouve ainsi la topique de l'*homo viator* et de l'*iter vitæ*.

Le voyage, la traversée de l'espace, est souvent le reflet de la condition humaine. Ainsi, par exemple, le spectacle des poissons volants constitue-t-il dans les relations de voyage, depuis le XVI^e siècle, un lieu commun allégorique alimentant une réflexion religieuse et morale : Théodore de Bry les figure survolant les caravelles, Challe médite sur le fini et l'infini ⁷⁷, Leguat, même s'il fait œuvre scientifique en les classant, voit aussi en eux « une image de la vie humaine, où l'on est en perpétuels dangers, et où le faible est ordinairement la victime du fort ⁷⁸ ». La traversée de l'espace fait prendre conscience du tragique de l'existence, qui affleure parfois dans des passages aux accents pascalien, comme par exemple, ce passage célèbre sur les poissons volants chez Challe :

[ce petit poisson] nous présente, par son infortune, une vive image de nous-mêmes, par rapport à la vie et à l'éternité. Ce qui nous est figuré par ce petit animal qui est toujours en risque, dans l'eau et dans l'air ; l'eau nous indique le monde, et l'air l'éternité, qui peut ne nous être pas plus favorable ⁷⁹.

Contrairement à Challe qui y voit un symbole de la précarité de l'homme, le poisson volant est par contre, pour l'auteur anonyme du récit de voyage du capitaine Fleury, l'incarnation de l'instinct de conservation et le moyen pour l'homme de pêcher de la bonite :

je crois que la nature a armé et pourvu d'ailes cette sorte de poisson pour en préserver l'espèce, à ce qu'elle ne soit tout à fait perdue et mangée par les autres poissons, et principalement la bonite, qui le suit continuellement pour le manger. Et il faut croire que là où il y a dudit poisson volant, il y a aussi de ladite bonite, que nous prenions en cette sorte. Nous mouillions et accommodions du linge presque de la forme et grosseur du poisson volant, et au bout y attachions nos hameçons, et ce poisson artificiel comme d'une ligne à pêche pendait une longue

⁷⁷ Voir, à ce sujet, l'article de Geneviève Artigas-Menant, « La Bible dans l'œuvre de Challe », à paraître.

⁷⁸ François Leguat, *Voyage et aventures de François Leguat*, op. cit., p. 60. Le texte relatif aux illustrations de poissons volants ci-jointes est le suivant : « Un naturaliste a nommé celui qui est marqué A *Hirondelle de mer*, et lui attribue quantité de propriétés que je laisse. Celui que j'ai marqué B est appelé *Mulet* dans le journal de Sanson Mathurin, fameux pilote de la Méditerranée, qui en a vu dans le golfe du Lion et ailleurs. Le trois, marqué C, a été tiré du cabinet du roi de Danemark, où j'ai quelque opinion qu'il n'a pas été fort exactement dessiné ; car quand ces animaux-là viennent à se sécher il est difficile d'en observer la véritable forme. »

⁷⁹ Robert Challe, *Journal d'un voyage*, op. cit., t. 1, p. 151.

ficelle qui était attachée au bout d'un bâton, et faisant souvent sauter ce poisson artificiel, comme si c'eût été un naturel qui s'en fût voulu voler, et aussi le plongeant et retirant hors de l'eau, la bonite croyait le prendre, se trouvait ainsi prise ⁸⁰.

À la vision pragmatique et salvatrice de ce voyageur, Challe préfère la réflexion sur la condition humaine et l'introspection, parce qu'elles nous font découvrir que nous sommes toujours « en risque » et qu'elles ne nous sont pas toujours « favorables ».

Traverser l'espace revient donc à prendre conscience de soi et de la relativité des coutumes : le voyage apprend à voir et à se voir, il est « ce détour par autrui qui fait revenir à soi ⁸¹ ». La lecture des récits de voyages conduit à une prise de conscience de la relativité des coutumes et des jugements et à reconnaître, comme l'écrivait déjà Montaigne, dans son célèbre chapitre « Des cannibales », que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ⁸² ». L'insistance portée par les voyageurs sur le regard, la perception visuelle de l'autre, de celui qui ne partage pas l'identité française, est relayée par le problème de l'apparence et de la dissemblance, qui entraînent la surprise mais ne devraient pas, selon des voyageurs comme Exmelin ⁸³, provoquer le « ridicule », c'est-à-dire à la fois un jugement de supériorité sur ce qui semble insignifiant et le rire qui va avec ce sentiment de supériorité. Il s'agit en fait là d'une forme de morale en négatif, qui dit comment ne pas se comporter, tout en suggérant l'attitude à adopter. Regnard, dans ses *Épîtres*, propose un discours tout à fait novateur pour l'époque :

Chacun dans ses erreurs, ou fâcheux, ou commode,
S'établit une loi purement à sa mode.

80 *Relation d'un voyage infortuné fait aux Indes occidentales par le capitaine Fleury avec la description des quelques îles qu'on y rencontre, recueillie par l'un de ceux de la compagnie qui fit le voyage*, 1994, p. 72-73.

81 Dominique de Courcelles, « Avant-propos », dans *Littérature et exotisme : XVI^e-XVIII^e siècles*, 1997, p. 3, qui résume l'article de Frank Lestringant, « L'exotisme en France à la Renaissance, art. cit. ».

82 Michel de Montaigne, « Des cannibales, loc. cit. ».

83 « Nous autres Français, nous sommes étonnés de voir des manières si différentes des nôtres. Que dirions-nous donc de celles des autres nations, qui le sont bien davantage ? Par exemple, nous buvons l'eau froide, et les Japonais la boivent chaude. Nous estimons belles les dents blanches, eux les noires ; et si elles sont d'une autre couleur, ils les teignent aussitôt de quelque drogue qui les noircit. Ils montent à cheval du côté de la main droite, nous de la gauche. Pour saluer, nous découvrons la tête, eux les pieds, en secouant légèrement leurs pantoufles. Quand notre ami arrive vers nous, nous nous levons ; eux, au contraire, s'asseyent. Chez nous, les pierres précieuses sont fort estimées ; chez eux ce sont choses communes. Nous donnons aux malades des choses fort douces et bien cuites ; ils leur en présentent de salées et de crues. Nous les nourrissons de volailles ; ils les nourrissent de poisson. Nous usons de médecines amères et de mauvaise odeur ; ils en prennent de douces et qui sentent bon. Nous saignons terriblement le malade et eux, jamais ; ce qui est bien remarquable, c'est qu'ils donnent de bonnes raisons de tous leurs usages. Ils prétendent, par exemple, que s'abaisser quand un ami se présente, au lieu de se relever, est une plus grande marque de respect ; que les vases de quelque usage doivent être plus estimables que les pierres précieuses qui ne sont d'aucune utilité ; que l'eau que l'on boit froide resserre les extrémités des intestins, cause la toux et les autres maladies de l'estomac, et que la chaude, au contraire, entretient la chaleur naturelle ; qu'il faut donner aux malades des médecines que la nature désire et non pas celles qu'elle abhorre. Ils disent enfin qu'il faut ménager le sang, qui est la source de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus belles ainsi, ils soutiennent qu'il faut leur donner cette couleur, parce que, si elles ne sont pas noires, elles le deviendront par quelque accident qui les rendra telles. Ils raisonnent du reste à peu près de la même manière. Ainsi, les Indiens ont leurs coutumes, différentes des nôtres, mais qui pour cela ne doivent pas nous paraître ridicules. » Alexandre Exmelin, *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années. [...] Paris, Jacques Le Febvre, 1686. Édition moderne : Aventuriers et boucaniers d'Amérique. Chirurgien de la Flibuste de 1666 à 1672 par Alexandre Exmelin, 1990, p. 290-291.*

Ainsi on vit du Nil les brûlés habitants
 Peindre les anges noirs, comme les démons blancs.
 Le porc est chez l'Hébreu le morceau détestable,
 Le porc chez les Chrétiens est l'honneur de la table ;
 Et sur le même mets nous voyons attaché,
 Pour les uns du plaisir, pour d'autres du péché.

[...]

Quelle horreur ne font pas ces sentiments bizarres !
 Mais pourtant dans ces lieux si cruels, si barbares,
 Nous-mêmes nous passons pour des gens sans amour,
 Ingrats, dénaturés, et peu dignes du jour.

Non, non, je le dirai, il n'est point de folie
 Qui ne soit ici-bas en sagesse établie ⁸⁴.

Le but serait de proposer un nouveau regard à la société, une sorte de « révolution sociologique », comme le formule Roger Caillois ⁸⁵. Cette remise en question de soi, périlleuse, et loin d'être évidente, est possible grâce au motif du voyage, qui offre bien un nouveau regard sur la société, un regard inversé qui devrait permettre au voyageur de se voir en tant qu'être pétri d'une culture qui n'est pas universelle. Mais ce décalage n'est possible que par un détour spatial. C'est le voyage imaginaire et l'essai qui exploitent le mieux ces techniques de renversement que sont le décalage, le rire, le burlesque, l'ironie, l'éloge paradoxal, le discours à rebours faisant surgir l'évidence.

Certains récits de voyages authentiques au XVII^e siècle proposent donc des pistes de réflexion sur la relativité des coutumes et apprennent à se voir en voyant l'Autre. Le regard devient réflexif, et c'est en cela que réside sa principale nouveauté. Certes, le regard anthropologique et esthétique change, mais très lentement avant la Révolution française et, au XVII^e siècle, il s'agit surtout d'un nouveau regard *littéraire* que permet l'écriture du voyage. Il est encore très difficile au XVII^e siècle de côtoyer un Autre qui ne soit pas « honnête homme ».

Les hommes de ce siècle voient-ils alors vraiment l'Autre ? L'Autre n'est-il pas devenu plutôt le prétexte pour tendre un miroir à leur propre société et le reflet où ils cherchent à se voir eux-mêmes ? Ces questions nous renvoient finalement à l'idée d'un Autre ne servant que de référence et renvoyant à un ethnocentrisme plus subtil mais toujours autotélique... Comme Granger dans *Le pédant joué* de Cyrano, les voyageurs mettent en avant la condition humaine « embarqué[e] sur une mer où la moitié du monde a fait naufrage » et montrent que « le monde s'en va renverser ⁸⁶ ».

Mais le fait de dénoncer le renversement du monde et de prendre conscience de l'espace de l'Autre, celui de soi-même et des dysfonctionnements de sa propre société, ne revient pas à rétablir l'ordre juste. L'ouverture à l'autre espace a ses limites. La découverte de la relativité n'implique pas la disparition de celle-ci, bien au contraire. L'ouverture à l'Autre, entreprise par le voyageur, se heurte finalement aux mentalités de ceux qui sont restés dans leur espace d'origine.

La conception d'un espace géographique et d'un espace mathématique, incompatibles avec la cosmologie traditionnelle, pénètre ainsi peu à peu dans les

84 Jean François Regnard, *Épître V*, dans *Théâtre de Regnard*, 1876.

85 « J'appelle ici révolution sociologique la démarche de l'esprit qui consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit, à la regarder du dehors et comme si on la voyait pour la première fois » (Roger Caillois, « Préface » dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, 1985, t. 1, p. v-vi).

86 Cyrano de Bergerac, *Le pédant joué*, dans *Œuvres complètes*, 1977, acte I, sc. 2, p. 173.

esprits. Elle bouleverse entre autres Pascal, effrayé par l'idée que l'étendue puisse être une notion indéfinissable. L'espace dans la littérature de voyage reflète donc l'interférence des imaginaires, des expériences et des écritures, comme lieu privilégié de compréhension d'une certaine « modernité » du XVII^e siècle, créant et métamorphosant sans cesse en fonction d'expériences nouvelles. Il est à la fois taxinomique, axiologique, imaginaire, mental et symbolique.

Ces nombreuses relations, malgré beaucoup de conclusions erronées et de préjugés, ont contribué à faire réfléchir les lecteurs sur des aspects anthropologiques nouveaux. L'espace est non seulement vaste mais très diversifié, et l'ethnocentrisme classique découvre peu à peu la relativité. Finalement et paradoxalement, l'espace exotique est sans doute le meilleur moyen de parler de l'espace d'une nation et d'une subjectivité.

Références

- ALEXANDRE, M., « Entre ciel et terre : les premiers débats sur le site du Paradis (gen. 2, 8-15 et ses réceptions) », dans Bernard DEFORGE et François JOUAN, *Peuples et pays mythiques*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres » (Vérité des mythes), 1988, p. 187-224.
- ARTIGAS-MENANT, Geneviève, « La Bible dans l'œuvre de Challe », dans *Robert Challe et / en son temps*, actes du colloque d'Ottawa, septembre 1998, à paraître.
- [BERTAUT, François], *Journal du voyage d'Espagne contenant une description fort exacte de ses royaumes, & de ses principales villes ; avec l'estat du gouvernement, & plusieurs traittés curieux, touchant les regences, les assemblées des Estats, l'ordre de la noblesse, la dignité de Grand d'Espagne, les commanderies, les bénéfices, & les conseils*, Paris, Denys Thierry, 1669.
- BLUCHE, François, *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986.
- BOUCHER DE LA RICHARDERIE, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages ou notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes*, Genève, Slatkine Reprints, 6 vol., 1970 [1808].
- CARPEAU DU SAUSSAY, *Voyage de Madagascar connu aussi sous le nom de l'Isle de St Laurent, par M. de V... commissaire provincial d'artillerie de France. Dédié à S.A. le Prince de Conty*, Paris, Jean-Luc Nyon, 1722.
- CARTIER, Jacques, *Voyages au Canada. Avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Paris, La Découverte, 1992 (éd. de J. Charles-André).
- CHALLE, Robert, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales*, Paris, Mercure de France (Le temps retrouvé), 2 t., 1983 (éd. de F. Deloffre et M. Menemencioglu).
- CHAPELAIN, Jean, *Lettres de Jean Chapelain de l'Académie*, Paris, Imprimerie nationale, 2 vol., 1880-1883 (éd. de P. Tamizey de Larroque).
- CHOISY, François-Timoléon de, *Journal du voyage de Siam fait en 1685 & 1686*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687.
- — —, *Journal du voyage de Siam*, Paris, Fayard, 1995 (éd. de D. Van der Cruysse).
- CHUPEAU, Jacques, « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXXVII, n° 3-4 (1977), p. 536-553.
- CORNEILLE, Thomas, *Dictionnaire universel géographique et historique*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 3 vol., 1708.
- — —, *Le dictionnaire des arts et des sciences par M. D. C. de l'Académie française*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1694.
- CURTJUS, Ernst Robert, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956 (trad. de J. Bréjoux).
- CYRANO DE BERGERAC, Savinien, *Œuvres complètes*, Paris, Belin, 1977 (éd. de J. Prévot).
- DOIRON, Normand, « De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre », dans Bernard BEUGNOT (dir.), *Voyages. Récits et imaginaire*, Paris — Tübingen — Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1984, p. 15-31.
- — —, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Québec — Paris, Presses de l'université Laval — Klincksieck, 1995.
- DU BARTAS, Guillaume de Saluste, *La semaine (texte de 1581)*, Paris, Société des textes français modernes, 1992 (éd. d'Y. Bellenger).
- DUFRESNY, Charles Rivière-, *Amusements* (éd. de J. Chupeau), dans Jean LAFOND (dir.), *Moralistes du XVII^e siècle. De Pibrac à Dufresny*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1992, p. 979-1050.
- DUMORA-MABILLE, Florence, « L'œuvre hors-sujet : curiosité et polygraphie chez Béroalde de Verville et Charles Sorel », dans Nicole JACQUES-CHAQUIN et Sophie HOUDARD (éds.), *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, Fontenay-Saint-Cloud, Éditions de l'École normale supérieure, 1998, p. 305-332.
- FÉNELON, François de Salignac de La Mothe-, *Les aventures de Télémaque*, Paris, Garnier, 1994 [1699] (éd. de J.-L. Goré).
- FORESTIER, Georges, « Corneille, poète d'histoire », *Littératures classiques*, supplément au n° 11 (janvier 1989), p. 37-52.

- GOMEZ-GERAUD, Marie-Christine, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Librairie Honoré Champion, 2000.
- HOFMANN, Catherine, *Le globe et son image*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995.
- HOMET, Jean-Marie, « De la carte-image à la carte-instrument », *Études françaises*, vol. XXI, n° 2 (1985), p. 9-19.
- LAUTHELMER, Rachel, *Géographie et rhétorique dans les récits de voyage en Orient à l'époque classique*, thèse de l'Université de Montréal, en co-tutelle avec l'Université de Paris — Sorbonne, 2 vol., 2002.
- LEGUAT, François, *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales (1640-1698)*, Paris, Les éditions de Paris, 1995 (éd. de P. Carile et J.-M. Racault).
- LEMESLE, Raymond-Marin, *Le commerce colonial triangulaire (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 1998.
- LESTRINGANT, Frank, « Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara », dans Christian JACOB et Frank LESTRINGANT (éds.), *Arts et légendes d'espaces : figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981, p. 205-256.
- — —, « L'exotisme à la Renaissance, de Rabelais à Léry », dans Dominique de COURCELLES (éd.), *Littérature et exotisme*, Paris, Librairie Honoré Champion (Études et rencontres de l'École des Chartres), 1997, p. 5-16.
- LINON-CHIPON, Sophie, « La situation du paradis terrestre sur la route maritime des épices d'après les voyageurs français du XVII^e siècle », à paraître.
- — —, « Le passage de la ligne ou le carnaval de la mer : Luillier (1705), Leguat (1707) », *Dix-huitième siècle*, n° 22 (1990), p. 185-194.
- MEURE, Chantale, « Écrire, vivre, penser le temps : Robert Challe et son *Journal de voyage* », dans *Le temps et ses représentations au XVIII^e siècle*, à paraître à la Librairie Honoré Champion.
- — —, « Espace et aventure dans le *Journal de voyage* de Robert Challe », *L'aventure maritime*, C.R.L.H., Université de La Réunion, à paraître.
- MOCQUET, Jean, *Voyage à Mozambique & Goa. La relation de Jean Mocquet (1607-1610)*, Paris, Éditions Chandeigne, 1996 (éd. de X. de Castro, présentation de D. Couto).
- MONTALBETTI, Christine, « Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque : conflit de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX^e siècle », dans Sophie LINON-CHIPON, Véronique MAGRI-MOURGUES et Sarga MOUSSA (éds.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice (Nouvelle série, n° 49), 1998, p. 3-16.
- MONTESQUIEU, Charles de Secondat de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. 1, 1985 (éd. de R. Caillois).
- MOUREAU, François, « L'imaginaire vrai », dans *Métamorphoses du récit de voyage, actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat*, Paris — Genève, Librairie Honoré Champion — Slatkine, 1986, p. 165-167.
- NICOLAY, Nicolas de, *Les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1989 (éd. de M.-C. Gomez-Géraud et S. Yerasimos).
- ŒXMELIN, Alexandre, *Aventuriers et boucaniers d'Amérique. Chirurgien de la flibuste de 1666 à 1672 par Alexandre Œxmelin*, Paris, Sylvie Messenger Éditrice (Les pas de Mercure), 1990 (éd. de B. Guégan).
- PELLETIER, Monique, « Les globes de Marly, chefs-d'œuvre de Coronelli », *Revue de la Bibliothèque nationale*, n° 47 (1993), p. 46-51.
- POMIAN, Krzysztof, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1987.
- POMMIER, Édouard, « Versailles, l'image du souverain », dans Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, vol. II « La nation », t. 2, Paris, Gallimard, 1986, p. 193-234.
- POPIN, Jacques, « Challe contre Choisy », dans Sophie LINON-CHIPON, Véronique MAGRI-MOURGUES et Sarga MOUSSA (éds.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice (Nouvelle série, n° 49), 1998, p. 559-572.
- PYRARD DE LAVAL, François, *Voyages aux Indes Orientales (1601-1611)*, Paris, Chandeigne, 2 t., 1998 (éd. de G. Bouchon).

- RABELAIS, François, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1994 (éd. de M. Huchon).
- RACINE, Jean, *Bajazet*, Paris, Le livre de poche (Classique), 1992 (éd. de G. Forestier).
- REGNARD, Jean François, *Théâtre de Regnard*, Paris, Garnier, 1876.
- RELATION D'UN VOYAGE INFORTUNÉ FAIT AUX INDES OCCIDENTALES PAR LE CAPITAINE FLEURY AVEC LA DESCRIPTION DES QUELQUES ÎLES QU'ON Y RENCONTRE, RECUEILLIE PAR L'UN DE CEUX DE LA COMPAGNIE QUI FIT LE VOYAGE, Paris, Petite Bibliothèque Payot (Voyageurs), 1994 (éd. de J.-P. Moreau).
- REQUEMORA, Sylvie, « Du roman au récit, du récit au roman : le voyage comme genre " métoyen " au XVII^e siècle », dans Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD et Philippe ANTOINE (éds.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université de Paris — Sorbonne (Imago mundi), 2001, p. 25-36.
- ROCOLES, Jean Baptiste de, *Des imposteurs insignes*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1683.
- SCHNAPPER, Antoine, *Le géant, la licorne et la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988.
- SOREL, Charles, *Histoire comique de Francion*, dans Antoine ADAM (éd.), *Romanciers du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1958, p. 59-527.
- — —, *La bibliothèque française*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1664].
- TAVERNIER, Jean-Baptiste, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J.B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne. Qui n'ont point esté mis dans ses six premiers voyages. Divisé en cinq parties. Avec la relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur suivant la copie imprimée à Paris*, Genève, Club des libraires de France (Le cercle du bibliophile), 1970 (éd. de P. Sabbagh et V. Monteil).
- TRISTAN L'HERMITE, François, *Le page disgracié*, Paris, Gallimard (Folio), 1996 (éd. de J. Prévot).
- VAN DER CRUYSSSE, Dirk, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.
- VIAU, Théophile de, *Œuvres complètes*, Paris, Librairie Honoré Champion, 3 t., 1999 (éd. de G. Saba).
- VILLIERS, Patrick, *Traite des Noirs et navires négriers au XVIII^e siècle, suivi du Journal de bord de LA LICORNE de Bordeaux*, Grenoble, Éditions des quatre seigneurs, 1982.
- WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.